

3 AOÛT 1914
Constant Rostaing,
de Pierre-Châtel,
est mobilisé

Michel Rostaing
avec la collaboration de Eva Rostaing



Dans le livre *Guerres d'enfance* où je raconte ma traversée de la guerre de 39-45, je cite une phrase de mon père et ajoute : « Mais cela, c'est son histoire, je l'écrirai peut-être un jour, puisqu'il a négligé de le faire. » En fait, il en avait écrit une partie, finement, au crayon à papier, dans un petit carnet qui commençait ainsi :

« Rappelé sous les drapeaux par la mobilisation générale, le 3 août, je pars, en gare de La Motte d'Aveillans, en compagnie de 300 compatriotes... »

Les transcriptions des notes du carnet de Constant Rostaing sont en italique.

1. La jeunesse de Constant

Constant Rostaing est né le 19 juillet 1890, à Pierre-Châtel, village de la Matheysine, entre Laffrey et La Mure, où son père était négociant en vins et capitaine des pompiers. Sa mère tenait la petite épicerie du hameau de Putteville (bien mal nommé par le fonctionnaire qui n'avait pas trouvé mieux pour traduire en bon français *Petita viala* en patois !).

Ses parents trop pris, le père par son commerce, la mère par sa petite épicerie du village et la naissance d'une petite sœur, Constant a été élevé par ses grands-parents paternels : Napoléon Rostaing et Joséphine, née Bonnois, qui ne lui parlaient que le patois franco-provençal, tendance « langue d'Oc ». Aussi, n'apprit-il le français qu'à six ans, à l'école, ce qui lui valut des coups de règle sur les doigts et, bien plus tard, une rigueur exagérée envers son fils qui adorait s'essayer au parler des gens du village pendant les vacances !

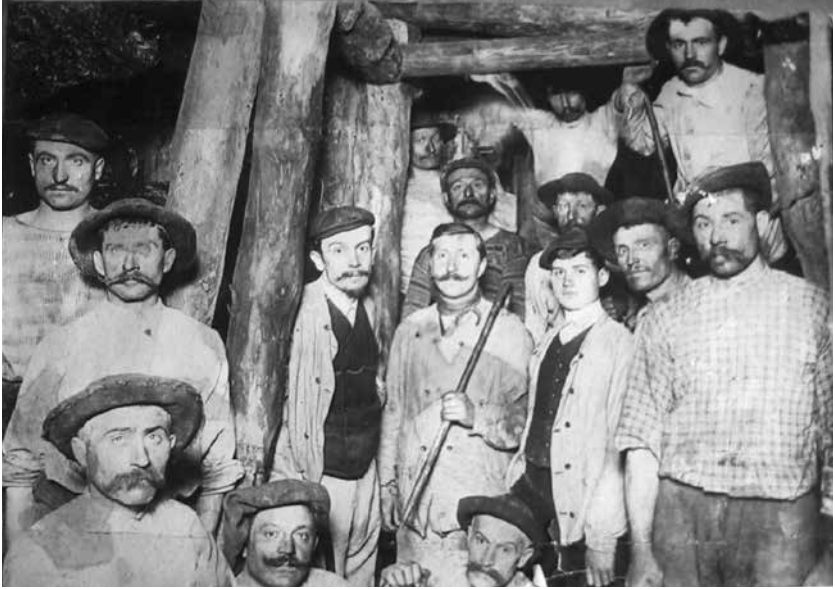
Constant, malgré ce handicap de départ, réussit bien,

arriva au certificat d'études et fut dirigé vers un cours complémentaire, puis au collège de La Mure où il obtint en 1906, à seize ans, le brevet élémentaire qui à l'époque représentait un diplôme important. Il eût habité en ville, dirigé vers une sixième classique, il aurait connu un destin différent.

Entretiens, esprit curieux, il avait trouvé moyen de « voir Grenoble » à trente-cinq kilomètres (mais à six heures de marche...), en accompagnant un transporteur de charbon de cet excellent anthracite de La Mure qu'il vendait à Grenoble. La plupart de ses congénères ne voyaient le chef-lieu qu'en partant au service militaire.

Le brevet lui ouvrait la porte d'un emploi parmi les géomètres de la Mine au lieu de l'apprentissage en poussant les berlines avant d'aller « piquer le charbon ». Constant figure sur le plus vieux document photographique du « Musée de la Mine », à La Motte d'Aveillans : il est le jeune, à côté du chef mineur et du géomètre.

Son parcours était tracé : après deux ans de service militaire, il allait devenir géomètre pour une carrière normale qui l'aurait conduit à devenir « ingénieur maison » vers trente-cinq ans.



Son service militaire, commencé en 1911, s'allongea par le vote de la « loi de trois ans ». Libéré en avril 14, il n'a « *que le temps de faire les foins et la moisson, avant de repartir en août et ne revenir qu'au printemps 1919* ».

Sans la guerre, il se serait marié bien plus tôt... Et ce n'est pas moi qui serais là pour raconter son histoire !

2. Août 1914 vu par les historiens

De Gaulle, dans son livre, *La France et son armée*, écrit :

« La Grande Guerre est une révolution. Dès que paraît le décret de mobilisation, quatre millions d'hommes quittent la terre, l'usine, le bureau... Pas un groupement ne se dresse pour condamner la mobilisation. Pas un syndicat ne songe à l'entraver par la grève. Le soldat marche d'un pas ferme vers sa destinée... Tactiquement, la révélation de la puissance du feu rend caduques, à l'instant même, les doctrines en vigueur. Moralement, les illusions dont on s'est cuirassé sont emportées en un clin d'œil. »

La doctrine de l'École de Guerre française reposait sur l'attaque à la baïonnette des soldats en pantalons rouges, entraînés par les jeunes Saint-Cyriens, casoars en tête et sabres au clair. Les mitrailleuses allemandes, avant le 20 août, couchèrent 250 000 poilus et officiers.

Ces derniers furent remplacés par les meilleurs sous-officiers... dont Constant.

Ceux qui préparaient la guerre en laissant les fantassins dans des uniformes du temps de Napoléon pouvaient donc être de sombres crétins.

Au début 1914, un colonel français n'avait pas su quoi répondre au Kaiser qui lui demandait pourquoi « les Français s'obstinaient à aller en guerre en képis et pantalons rouges ». ¹ Je l'ai su très jeune, de mon père, et j'allais voir l'équivalent en mai-juin 40 ! ²

La funeste doctrine de l'attaque à outrance du colonel de Grand-Maison avait deux détracteurs : Lanrezac qui avait dit : « Attaquons... comme la lune » et Pétain : « Le feu tue ! »

En octobre 2013, Jacques Juillard écrit dans *Marianne* :

« Le 22 août 1914, 27 000 Français ont été tués. L'un des enseignements de cette boucherie sans nom, c'est la médiocrité et l'insouciance du commandement militaire français qui, à la minutieuse préparation allemande, n'a su opposer que la *furia francese* et

1. Pierre Miquel, *Le gâchis des généraux*.

2. Fin mai 40, le Général De Gaulle proposa de rassembler mille tanks pour tenter d'ouvrir une brèche dans les lignes allemandes. Weygand ne voulut pas prendre le risque. Les Allemands trouvèrent les tanks neufs : 700 à Gien, 400 à Rennes, après l'armistice.

l'offensive à outrance qui tenait lieu à Joffre de plan de bataille. Les élites militaires, par leur incompétence, leur morgue et leur égoïsme de classe, ont tenu une place importante dans le déclin de la France. Au même moment, l'Église montrait un manque d'humanité incroyable : le cardinal Baudrillard a le front d'écrire devant l'avalanche de morts, en fin 1914 : *Ces évènements sont fort heureux, il y a quarante ans que je les attends, la France se refait, selon moi ; elle ne pouvait se refaire autrement que par la guerre qui la purifie.* »

D'ailleurs, Anatole France fera remarquer que les prêtres bénissent les drapeaux en Allemagne comme en France en demandant à Dieu, la victoire !

3. La France avant 1914 : salaires et études

La chronique de France Inter, diffusée en 2013, « La France avant 1914 », donne des informations intéressantes.

Salaire d'un préfet ou d'un général de division : 4 000 francs, d'un colonel : 9 000 francs, d'un lieutenant : 4 000 francs, d'un instituteur en début de carrière : 1 200 francs, en fin de carrière : 2 400 francs.

Classes primaires, hors grandes villes : jusqu'à 50 élèves par classe. Présentés au certificat d'études : un tiers ; les autres on ne s'en occupe pas, ils trouvent tous du travail.

Présentés au baccalauréat en 1913 : 8 000 pour toute la France.

Le premier bac est un certificat d'études secondaires.

Le deuxième bac permet l'entrée à l'université : faculté de Droit, faculté de Médecine.

Les classes préparatoires permettent d'intégrer, après concours, Polytechnique, Normale Sup, l'École des Mines, des Ponts et Chaussées, Centrale, d'autres

écoles d'ingénieurs : Chimie de Paris, Physique & Chimie, Arts & Métiers Paris (et Strasbourg créée par les Allemands). Quelques villes ont des écoles d'ingénieurs : Chimie & Physique à Bordeaux, Chimie à Nancy, Électricité à Grenoble (1901), Hydraulique à Toulouse, Mines à Saint-Étienne et quelques écoles pratiques de l'industrie.